

MARIE-CHRISTOPHE RUATA-ARN

# ZAMPACAVALLO

ET LES ESPRITS DE LA NUIT



GALLIMARD JEUNESSE



MARIE-CHRISTOPHE RUATA-ARN

**ZAMPACAVALLLO**  
ET LES ESPRITS DE LA NUIT

GALLIMARD JEUNESSE



1.

**Une nuit  
dans la plaine du Pô**



- Ça marchera jamais ton truc, Zampa!
- Ouais, tu te vantes et c'est tout.
- Vous verrez bien.
- Mais... si la Rosa nous surprend?
- Elle fait sa sieste. Bon, vous venez, bande de trouillards?

Un temps, puis quatre ombres se glissent derrière le poulailler de la vieille Rosa.

\*

Cette histoire se déroule au nord de l'Italie dans la plaine du Pô. Ici, au printemps, les paysans remplissent d'eau les rizières creusées dans le sol. La terre devient alors le miroir du ciel, encadré par les canaux, quelques routes et de rares chemins de terre. C'est ce qu'on appelle la « mer à carreaux ». Dans ce paysage éphémère, on passe d'un village à l'autre comme si on changeait de continent.

San Germano est l'un de ces villages, sur la route nationale qui relie Turin à Milan. À cette période de l'année, son cimetière, petite citadelle

de tombes protégée par une enceinte et un portail, est comme une île entourée d'eau. Suspendu entre ciel et terre, il semble s'éloigner du monde des vivants et, plus que jamais, impressionne les enfants du village.

Pour l'instant, quatre d'entre eux sont cachés derrière le poulailler de Rosa, la veuve du Ciccio. C'est l'heure où ses poules pondent leur œuf.

Il y a là Agostino, Gianni, Marcello et Fulvio. Ils se taisent, ils observent. Ils attendent le moment précis où ils claqueront la porte du poulailler, et de toutes leurs forces encore. Alors, l'œuf qui tombera dans la paille aura la forme d'un huit. Ne demandez pas pourquoi !

– Attention ! chuchote Agostino... Maintenant !

*Bang!* La porte se ferme avec un bruit sec. Affolées, les poules volent dans tous les sens, tandis qu'Agostino se glisse dans le poulailler. Un instant après il en sort, victorieux, un œuf en forme de huit dans la main.

– Alors ? Qui avait raison ?

– Voyous !

Aïe ! la sieste a été plus courte que prévu. La vieille Rosa sort de chez elle, un bâton à la main.

– Bandits ! Qu'est-ce que vous leur voulez, à mes poules ?

– Grouillez-vous ! Rendez-vous à la cabane.

Le groupe s'éparpille dans la campagne sous le regard furieux et impuissant de la vieille Rosa.

\*

La cabane est un hangar abandonné où personne ne vient jamais chercher les garçons. Celui qui a trouvé cette cachette, c'est Agostino.

Ce n'est pas le plus âgé de la bande, mais le plus expert en farces et coups fourrés. Ses copains l'ont surnommé Zampacavallo, à cause de ses genoux qui font comme une bosse au milieu de ses jambes trop maigres. De vraies pattes de cheval. Il est aussi celui qui court le plus vite du village. Bien plus vite que Gianni qui aime trop le risotto ; bien plus vite que Marcello qui boit encore du lait pour s'endormir ; bien plus vite que ce vantard de Fulvio, qui prétend qu'Angelina lui a offert une bande dessinée. Ça, Agostino ne peut pas le croire. Pas « son » Angelina. Lui seul sait la faire sourire et ôter de ses yeux la petite étoile apeurée qui y brille si souvent. Dans quelques années, il se l'est juré, il partira en voyage avec elle de l'autre côté des rizières.

\*

Les garçons surveillent le chemin qui mène à la cabane. Pas d'adulte en vue, ils sont hors de danger.

Mais Gianni prend Agostino par le bras.

– T'as entendu ?

– Non, quoi ?

Gianni lui désigne son ventre qui gargouille.

– À quoi ça sert d'échapper à la Rosa si c'est pour mourir de faim ?

– Ça va ! Je t'ai dit que je m'occupais du goûter.

Agostino sort des poches de sa veste quatre croissants qu'il a chapardés ce matin au restaurant routier que ses parents tiennent le long de la nationale. Fulvio reçoit le sien avec une moue.

– Il est passé sous un camion ?

Les croissants sont tout plats et assez secs, mais après toutes ces émotions, ils sont particulièrement savoureux.

– Vous êtes là ? chuchote soudain une voix de flûte qui fait instantanément rougir Agostino.

– Entre, Angelina.

Angelina enjambe le muret en ruine à l'entrée du hangar. C'est la seule fille du village qui a le droit de venir là. Les autres, il faut bien le dire, n'apprécient ni les lieux, ni les jeux des garçons.

– On ne parle que de vous ! raconte Angelina.

Les parents sont furieux. Maman dit qu'on doit ménager la Rosa depuis que son mari s'est noyé dans le canal. Ils disent aussi que vous devriez cesser vos gamineries et penser un peu plus au collège.

Le collège? Ce n'est que cet automne qu'ils devront quitter l'école de San Germano et prendre tous les matins le car pour Vercelli, la ville la plus proche. Sous le hangar, certains des garçons soupiraient à l'évocation de la rentrée. Agostino, lui, s'assied plus confortablement sur le muret et jette, un sourire aux lèvres :

– Bof, on a encore tout l'été pour s'amuser ! Le collège attendra.

– Oui, ajoute Fulvio. Mais le coup des poules c'est ton idée, et c'est juste pour faire ton intéressant avec Angelina.

Agostino hausse les épaules, les joues en feu.

– Tu dis n'importe quoi, parce que tu as eu la trouille.

– Il n'y a pas de mal à avoir peur, dit Angelina en frissonnant. Moi aussi j'ai peur. Surtout de la nuit et des cauchemars.

Agostino aimerait la prendre dans ses bras, comme il le fait si bien dans ses rêves. Des rêves où Fulvio n'existe pas, et où il ne se permet pas de dire des choses comme :

– Zampa, lui, il est tellement dégonflé qu'il n'ose-

rait même pas rester une heure tout seul au cimetière.

– Au cimetière ?

Dans une rizière toute proche, les grenouilles cessent de chanter. Mais Agostino hausse les épaules.

– J’y passerais toute la nuit, s’il le fallait.

– Et si les poules de la vieille Rosa avaient des dents ! ajoute Fulvio, ce qui fait bien rire les autres.

Agostino toise la bande.

– J’y vais cette nuit. Ça vous suffit ?

Les rires se figent. Marcello pousse Agostino du coude.

– Pas cette nuit, Zampa, la lune sera pleine. Ma grand-mère dit que les nuits de pleine lune les esprits sortent pour faire le tour du village en courant.

– Parfait ! conclut Agostino. S’ils sont au village, je serai tranquille tout seul au cimetière.

Hormis Fulvio, les autres le dévisagent avec admiration. Agostino saute à bas du muret, l’air léger.

– Bon ! Ce n’est pas que je m’ennuie, mais il faut que je rentre. J’ai deux ou trois choses à préparer pour ma petite promenade chez les morts.

– C’est ça ! Et comment on aura la preuve que tu y es vraiment allé ? rétorque Fulvio, maussade.

– Je prendrai des photos. Une pour chaque heure passée là-bas. Ça te va comme preuves ?

\*

Le retour au village est silencieux. Fulvio, qui habite dans une ferme à côté du grand canal Cavour, est le premier à quitter le groupe. Marcello et Gianni tournent chacun de leur côté, juste après la place centrale. Agostino reste seul avec Angelina. Un privilège dû au simple fait que le relais routier de ses parents se trouve à quelques centaines de mètres seulement de la maison d'Angelina. Un privilège trop court dans un village si petit. Ils arrivent bien vite devant chez elle. Et impossible de s'attarder car Mme Pozzi, la voisine, est dans son jardin, tout occupée à nettoyer la statue de Pozzo, son chien regretté.

Agostino se penche vers Angelina et lui glisse :

– Il est encore plus moche en statue que vivant, son clébard !

Moitié doberman, moitié char d'assaut, Pozzo le molosse a passé sa vie à terroriser les habitants de San Germano. Autant vous dire que personne au village n'a pleuré sa mort. Une mort étrange d'ailleurs. Et, pour quelques raisons qui ne seront

pas exposées ici, Agostino préférerait filer sans se faire voir. Mais Angelina lui effleure la main.

– Ne va pas au cimetière cette nuit ! Je ne veux pas qu’il t’arrive quelque chose.

Voilà, il rougit de nouveau et, au lieu de partir, reste figé sur place. La Pozzi, qui l’a vu, l’apostrophe depuis son jardin :

– Est-ce que c’est-y pas Dieu possible que tu oses traîner devant chez moi ? Et les mains dans les poches en plus ! Je croyais pourtant avoir dit clairement à ta mère que je ne voulais plus te voir.

– Bonjour, madame Pozzi ! se contente de répondre Agostino.

– Tais-toi, voyou ! Tu devrais avoir honte ! Mon pauvre Pozzo, mort à cause d’une saucisse empoisonnée !

– Je ne suis pas le boucher, moi.

– Et insolent en plus ! Et menteur, sans doute !

C’est le moment de battre en retraite.

– Au revoir, madame et bonne journée.

Venant de lui, toutes ces politesses pourraient paraître suspectes, mais Mme Pozzi semble s’en contenter et préfère retourner à l’une de ses occupations favorites, faire reluire la statue de son chien adoré.

Agostino part vite. Si vite qu’il ne voit pas qu’Angelina continue à le suivre des yeux jusqu’à ce qu’il

disparaisse au coin de la rue. Maintenant, il lui faut un plan pour quitter la maison cette nuit, sans que ses parents s'en aperçoivent.

Au fait, est-ce qu'ils sont vraiment fâchés contre lui ?

\*

Ils le sont, vraiment, et se chamaillent si fort tout en préparant les menus du soir que les clients du restaurant ne perdent pas une miette de leur dispute.

– S'attaquer aux poules de cette pauvre Rosa ! Il a quoi dans la tête, *ton* fils ?

– *Mon* fils ! Quand il reçoit des prix à l'école c'est aussi le tien, non ?

– Qu'est-ce que tu fais encore là, Agostino ? tempête son père en le découvrant sur le seuil de la cuisine. File dans ta chambre ! Je ne veux plus te voir jusqu'à demain. Si tu fais encore une seule bêtise, c'est interdiction de jeux vidéo et corvée de cuisine pendant un mois.

– Non, pendant deux mois ! rectifie la mère, ça lui servira de leçon.

\*

Couché sur son lit, Agostino fait le bilan de la journée.

Bonne nouvelle, il sait comment obtenir des œufs en forme de huit et il n'a même pas reçu de punition.

Mauvaise nouvelle, il a lancé un pari stupide, qui risque de lui coûter cher si son escapade au cimetière est découverte.

Il imagine un instant renoncer à son idée, et affronter les moqueries de Fulvio. Puis il fait la part des choses. Deux mois à éplucher les légumes et à nettoyer d'un côté et, de l'autre, le sourire admiratif d'Angelina lorsqu'elle découvrira ses photos du cimetière...

Sans plus hésiter, il glisse son appareil photo au fond de son sac à dos, avec une poignée de bonbons à la fraise, une bande dessinée pour passer le temps et une lampe de poche. Enfin, il noue son écharpe favorite autour de son cou, la bleu et blanc qui lui porte toujours chance lorsqu'il joue au football. Il est prêt.

\*

Agostino descend sans bruit jusqu'au rez-de-chaussée. Malgré les protestations de sa mère, les adultes sont en pleine discussion politique. Leurs

voix couvrent le son de la télévision qui est allumée dans la salle du restaurant. C'est le moment, ils sont tellement occupés à se disputer que personne ne l'entend passer.

Une fois dehors, il se glisse derrière les camions parkés à côté du restaurant. Rapide, il parvient bientôt à rejoindre l'un des chemins agricoles qui traversent la mer à carreaux et prend la direction du cimetière au milieu des rizières inondées.

Les mises en garde des adultes ne cessent de tourner dans sa tête : « Ne vous approchez pas des rizières pleines d'eau, elles sont dangereuses. Et allez jouer loin des canaux, leur courant est traître. Pensez au mari de la Rosa ! »

Tandis que Vénus s'allume dans le ciel, le portail du cimetière apparaît soudain devant lui. Agostino prend une profonde inspiration avant de passer le seuil. Il a tout juste le temps de se cacher derrière une tombe. Le gardien est là, occupé à ranger ses outils dans une petite remise en briques.

Mais l'homme sort sans le voir, poussant devant lui son vieux vélomoteur. Une fois sur le chemin, il démarre son engin et le laisse pétarader dans le vide, juché sur sa béquille. Ensuite seulement il ferme le portail, puis tourne la lourde clef par deux fois dans la serrure. Un coup sec sur le battant

pour éprouver sa solidité, une moue satisfaite, il enfourche son vélomoteur et s'éloigne sur le chemin.

Cette fois, Agostino est bel et bien enfermé dans le cimetière pour la nuit.

\*

Les minutes s'écoulent lentement. Assis sur une pierre, Agostino jette un coup d'œil circulaire aux tombes et aux caveaux. Le silence est oppressant. Les croix qui se détachent sur le ciel semblent l'encercler. Sur la tombe la plus proche, une statue de femme en pleurs semble si vraie qu'Agostino a l'impression qu'elle va lui adresser la parole. Plus loin, son regard s'attarde sur un caveau dont la porte est ornée d'une tête de mort grimaçante, posée sur deux tibias croisés.

Il a peur et les bonbons à la fraise ne font pas taire les battements de son cœur. Pour tout arranger, une énorme lune ronde monte bientôt dans le ciel. Sous sa clarté, le mur d'enceinte semble encore plus grand, encore plus haut. Le cimetière est maintenant vraiment coupé du monde des vivants.

Ce pari, quelle idée stupide! Agostino se concentre pour penser de toutes ses forces à Angelina, à ses yeux, à son sourire, à sa manière de rame-

ner ses cheveux derrière l'oreille quand elle lui parle. Si seulement elle pouvait, elle aussi, penser un peu à lui !

Soudain, tandis qu'il avale un autre bonbon à la fraise, Agostino sent le sol trembler sous ses fesses. Ça s'arrête, et ça recommence. Cette fois le sol bouge si fort que des cailloux tombent d'une stèle. Agostino bondit derrière le caveau le plus proche, celui de la famille Ferraris. Il reprend son souffle. Le sol ne bouge plus, mais le calme n'est pas revenu pour autant, et d'étranges bruits vont en s'amplifiant aux quatre coins du cimetière.

Agostino risque un œil. Effaré, il découvre alors que les pierres tombales glissent sur leurs bases et que les portes des caveaux s'ouvrent une à une avec des bruits de gonds rouillés. Des mains, des pieds, des silhouettes apparaissent. Les morts sortent de leurs tombeaux ! Agostino se recroqueville dans sa cachette en fermant les yeux, comme si cela allait suffire à tout faire disparaître.

Il ne voit pas, mais ne peut s'empêcher d'écouter, et découvre que la rumeur qui baigne petit à petit le cimetière est étrangement joyeuse.

Joyeuse?... Piqué par la curiosité, Agostino rouvre les yeux et risque un regard.

Il les imaginait sinistres et couverts de lambeaux

de tissus moisis, mais les revenants ont tous de beaux habits.

Il les aurait jurés hagards, traînant leur carcasse avec des bruits d'os et des râles, ils se saluent au contraire avec courtoisie. Il y en a même qui se tapent sur l'épaule, comme ravis de se retrouver. Agostino est bientôt aussi fasciné qu'effrayé par ces silhouettes lumineuses et aimables.

Assis aux pieds d'un gisant de marbre, trois revenants se disputent les points d'une partie de cartes qui semble durer depuis des années. D'autres viennent de reprendre une conversation qui a été entamée, disent-ils, lors de la dernière pleine lune.

Tout à ses découvertes, Agostino fait un pas pour mieux voir autour de lui et se retrouve sur le chemin en gravier. Attention ! Un revenant s'approche à grands pas, les mains croisées dans le dos, l'air préoccupé. L'a-t-il repéré ? Le garçon s'immobilise en retenant sa respiration. Pour un peu, on le confondrait avec la statue qui soutient le porche du caveau des Ferraris. Mais le revenant passe à côté de lui en grommelant, sans le voir.

Ils ne peuvent pas le voir ? Quelle chance !

Le cœur battant, Agostino s'avance pour observer à sa guise cette étrange société.

À demi caché par une statue d'ange agenouillé,

Le papier de cet ouvrage est composé de fibres naturelles,  
renouvelables, recyclables et fabriquées à partir de bois  
provenant de forêts plantées et cultivées  
expressément pour la fabrication  
de pâte à papier.

Mise en pages : Françoise Pham

Dépôt légal : avril 2012

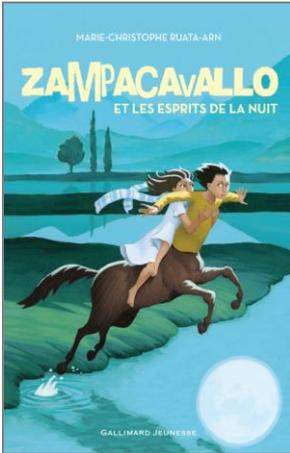
Numéro d'édition : 238824

ISBN 978-2-07-064517-6

Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949

sur les publications destinées à la jeunesse

Imprimé en France par CPI Firmin Didot



# Zampacavallo Marie-Christophe Ruata-Arn

Cette édition électronique du livre  
*Zampacavallo* de Marie-Christophe Ruata-Arn  
a été réalisée le 03 juillet 2012  
par les Éditions Gallimard Jeunesse.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage  
(ISBN : 9782070645176 - Numéro d'édition : 238824).

Code Sodis : N51717 - ISBN : 9782075023702

Numéro d'édition : 239180.